

Collecte d'images sur le regard

[Marie-Ève Charron](#) 10 septembre 2011 [Arts visuels](#)



Photo : Source Centre Clark
Moment de suspension, de Massimo Guerrera

À retenir

Luis Jacob. L'oeil, la brèche, l'image

- Musée McCord
- 690, rue Sherbrooke Ouest.
- Jusqu'au 20 novembre.

Cao Fei. Whose utopia et Massimo Guerrera. Introspections photosensibles

- Centre Clark
- 5455, avenue de Gaspé, local 114.
- Jusqu'au 8 octobre.

Le coup d'envoi du Mois de la Photo à Montréal a été donné ce jeudi, mais les portes de quelques expositions étaient déjà ouvertes au moment d'écrire ces lignes. Il s'agit, forcément, d'un aperçu encore fragmentaire de l'événement que la commissaire Anne-Marie Ninacs a organisé en 25 présentations solos réparties dans la ville. Il y a du bien, pour le moment, qui ressort de cette mouture qui a pour titre *Lucidité*. Vues de l'intérieur, lequel n'a rien à voir avec la position idéologique défendue par le groupe québécois des «lucides» rapportée dans les médias depuis 2005. La thématique, comme l'expose la commissaire, tient plutôt du désir de connaissance de soi.

Traverser le voile

À tout le moins, les propositions artistiques vues jusqu'ici visent à traverser le voile des apparences pour révéler davantage les états de conscience d'un moi intérieur, tissés de perceptions subjectives et intimes sur le monde. Cela prend forme chez Luis Jacob dans une série d'images collectées par l'artiste dans différentes sources imprimées qu'il a ensuite montées sur un support transparent. Son *Album X* (2010), composé de quatre-vingts planches, arrache donc les documents visuels de leur classement préalable et les débarrasse aussi de la légende qui les ancrerait dans une signification précise.

D'une image à l'autre, des récurrences s'imposent dont la présence de cadres, d'écrans, de tableaux, toutes des surfaces sur lesquelles des regards se posent et dont la portée la plus singulièrement ressentie est de mettre en abyme notre propre regard sur ces images. Alors qu'il est possible de reconnaître et d'identifier certaines de ces reproductions — vues de salle d'exposition avec ses visiteurs, oeuvres de Jeff Wall, Dan Graham, Marcel Duchamp, Claude Cahun mettant en scène des miroirs ou des surfaces réfléchissantes, photo de la Documenta 12 à Kassel où l'artiste a exposé en 2007, etc. — s'impose au fur et à mesure la vision très personnelle de l'artiste face à ces choses autrement traitées comme des objets de connaissance et situées par des savoirs.

C'est aussi, au moyen de l'accumulation, une démonstration de la fascination de l'humain pour les surfaces (support accueillant des représentations ou fenêtres cadrant l'extérieur) dans lesquelles il peut projeter ses pensées, voire se trouver en habitant ces images. Cette quête de soi trouve une autre incarnation dans le mode de la collection que l'artiste pratique avec les images. Il est donc tout à fait judicieux que le travail de Jacob soit présenté au Musée McCord qui abrite les Archives photographiques Notman. L'artiste a d'ailleurs été invité à réaliser l'oeuvre *Cabinet* (Montréal) à partir de cette collection du musée, véritable témoin de l'histoire sociale et de la culture matérielle de la ville.

Or, bien que l'on retrouve dans cette oeuvre le soin méticuleux de l'artiste à choisir ses documents et à les présenter, elle ne fait pas le poids contre *Album X* qui subjugué davantage par sa structure. Dans les cinq vitrines qui composent l'oeuvre faite sur mesure, les photos et les artefacts, de surcroît ici légendés, portent aussi sur l'activité du regard, mais sans en envoûter la conscience.

D'usine en usine

Ailleurs dans la ville, au centre Clark, le Mois de la Photo présente deux artistes, Cao Fei et Massimo Guerrera au sein d'expositions distinctes qui nous font passer d'une usine d'ampoules électriques à une usine, disons, métaphorique.

La jeune artiste chinoise Cao Fei a fait un séjour de six mois dans l'usine d'ampoules électriques OSRAM duquel a notamment découlé l'excellente vidéo *Whose Utopia* (2006) qui est diffusée chez Clark. Structuré en trois parties, le film s'intéresse d'abord à la cadence réglée des machines et des ouvriers anonymes absorbés dans la répétition de gestes habiles et précis. La trame sonore fait entendre des tintements de verre qui enrobent de merveilleux cet univers astreignant, donnant le ton aux parties suivantes qui rompent avec l'ordre établi.

Dans la deuxième partie, on retrouve en effet des travailleurs en train de danser parmi les machines. Le rendement de l'usine est encore miné quand, dans la troisième partie, les ouvriers font face à la caméra à tour de rôle, dévoilant des portraits d'individus au regard saisissant. Cette capsule temporelle prélevée à même le temps de travail des ouvriers les désaliène momentanément de la chaîne de production. Celle-ci pourtant s'avère cruciale pour leur avenir dans une région de la Chine, le delta de la rivière des Perles, où l'économie repose sur ce type d'industrie.

L'industrie proposée par Massimo Guerrera est d'une autre nature. La métaphore entrepreneuriale et corporative, pour parler du corps et de son identité, est présente depuis les débuts dans le travail de l'artiste dont l'exposition embrasse le parcours. Hormis la tablette qui court le long des murs, dans l'esprit des mobiliers insolites conçus par l'artiste, tout est photographie.

Le titre, *Introspections photosensibles*, souligne d'ailleurs l'apport de ce médium qui, jusqu'ici, était secondarisé, ou dispersé, au sein des projets collaboratifs toujours très protéiformes, menés par l'artiste avec son entourage — incluant la commissaire qui a l'habitude de signaler sa présence dans les oeuvres. L'exposition rappelle, et en cela les photos ne sont que des témoins, plusieurs moments forts d'une production des plus consistantes dont le meilleur pourtant est à la fois les dessins, les peintures, les objets et les gestes.

Collaboratrice du Devoir